

Redécouvrir l'album de famille *Tit-Coq et Bousille et les Justes*

Eza Paventi

Number 95 (2), 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25890ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paventi, E. (2000). Review of [Redécouvrir l'album de famille : *Tit-Coq et Bousille et les Justes*]. *Jeu*, (95), 44–48.

EZA PAVENTI

Redécouvrir l'album de famille

Pour les plus jeunes, il est le grand-père de Mitsou. Pour les plus vieux, il est le père de Tit-Coq et de Bousille. Parfois, on le surnomme aussi « le père du théâtre québécois ». Gratien Gélinas, un des auteurs précurseurs de notre dramaturgie nationale, commence à exercer son métier en composant *les Fridolinades*, une série de sketches inspirés des problèmes sociopolitiques de son époque. Fidèle à ses préoccupations sociales, il écrit respectivement à la fin des années 1940 et 1950 *Tit-Coq* et *Bousille et les Justes*, deux pièces dont l'histoire se déroule pendant la période de la Grande Noirceur au Québec. Ces œuvres, difficilement dissociables de leur contexte historique, demeurent-elles intéressantes et pertinentes pour le public d'aujourd'hui ? La saison dernière, Michel Monty et Micheline Lanctôt ont fait le pari de remonter ces pièces en demeurant fidèles à l'environnement et aux mentalités d'une époque peu lointaine, mais pourtant mal connue des jeunes.

Il est intéressant de constater que, de ces deux approches similaires, l'une a connu un plus franc succès que l'autre. Au Théâtre du Rideau Vert, Micheline Lanctôt a monté *Bousille et les Justes*, où est dénoncée l'hypocrisie des institutions familiales et religieuses dans la société québécoise des années 1950. Son travail a été accueilli plutôt froidement¹. Au Théâtre Denise-Pelletier, Michel Monty a initié le jeune public à la période duplessiste avec l'histoire de *Tit-Coq*, un soldat qui doit évoluer dans une société hostile vu son statut d'enfant illégitime. Cette production, qui s'adressait d'abord aux élèves du secondaire, a toutefois bénéficié de l'appréciation d'un public beaucoup plus large.

Un bâtard triomphant

Qu'est-ce qui explique le succès de Michel Monty ? Comment a-t-il gagné l'intérêt de son public ? Le metteur en scène a joué à fond la carte du style documentaire. En collaboration avec le scénographe Olivier Landreville, il a fouillé les archives du musée McCord et sélectionné des photos d'époque pour illustrer chacun des huit lieux de l'histoire de *Tit-Coq*. La projection de ces photos sur le mur du fond lui a permis de faire une

Tit-Coq

TEXTE DE GRATIEN GÉLINAS. MISE EN SCÈNE : MICHEL MONTY, ASSISTÉ D'ALEXANDRE BRUNET ; SCÉNOGRAPHIE : OLIVIER LANDREVILLE ; COSTUMES : LINDA BRUNELLE ; MUSIQUE : JEAN-FRANÇOIS PEDNÓ ; CHORÉGRAPHIE : DANIELLE HOTTE ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ; ACCESSOIRES : PATRICIA RUEL ; MAQUILLAGE ET COIFFURE : FLORENCE CORNET. AVEC FRANCE ARBOUR (LA TANTE CLARA), MICHEL DAIGLE (LE PÈRE DÉSILETS), PIERRE DALLAIRE (TI-COQ), ELLEN DAVID (ROSIE), MURIEL DUTIL (LA MÈRE DÉSILETS), DAVID FRANCIS (LE COMMANDANT), STÉPHANE GAGNON (JEAN-PAUL), DOMINIQUE LEDUC (GERMAINE), BRIGITTE POUPART (MARIE-ANGE) ET CLAUDE PRÉSENT (LE PADRE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DENISE-PELLETIER, PRÉSENTÉE DU 29 SEPTEMBRE AU 23 OCTOBRE 1999.

Bousille et les Justes

TEXTE DE GRATIEN GÉLINAS. MISE EN SCÈNE : MICHELINE LANCTÔT, ASSISTÉE DE ROXANNE HENRY ; DÉCOR : CLAUDE GOYETTE ; COSTUMES : FRANÇOIS BARBEAU ; ÉCLAIRAGES : STÉPHANE MONGEAU ; BANDE SONORE : LA GRIFFE SONORE ; ACCESSOIRES : JEAN-MARIE GUAY. AVEC BENOÎT BRIÈRE (BLAISE BELZILE, DIT « BOUSILLE »), MARIE CHARLEBOIS (AURORE VEZEAU), VINCENT GIROUX (LE FRÈRE NOLASQUE), MARC GRÉGOIRE (L'AVOCAT), CHARLES IMBEAU (PHIL VEZEAU), DIANE LANGLOIS (NOËLLA GRENON), NICOLE LEBLANC (LA MÈRE), STÉFAN PERREAULT (HENRI GRENON) ET MARIE-CHANTAL PERRON (COLETTE MARCOUX). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU RIDEAU VERT, PRÉSENTÉE DU 9 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE 1999.

1. Notamment par certains critiques et par la famille Gélinas, qui a intenté un procès au Rideau Vert pour coupures non autorisées dans le texte.



Tit-Coq de Gratien Gélinas,
mis en scène par Michel
Monty. Théâtre Denise-
Pelletier, 1999. Sur la photo :
Pierre Dallaire (*Tit-Coq*).
Photo : Josée Lambert.

analogie entre la pièce et un vieil album de famille. Une idée pertinente, puisque la plupart des jeunes Québécois ont encore des parents, proches ou éloignés, qui ont vécu la période de la Deuxième Guerre mondiale. Ainsi, les adolescents dans la salle avaient probablement déjà feuilleté un album de photos dans lequel posait fièrement un jeune homme en habit de soldat ou une petite fille avec un catéchisme dans une main et un chapelet dans l'autre. Le metteur en scène a aussi exploité la largeur de la scène, ce qui a conféré un aspect cinématographique à la représentation théâtrale. Assis dans l'une des plus grandes salles de théâtre à Montréal, on regardait la pièce avec l'impression de visionner un vieux film documentaire. Les photos anciennes, les habits de soldats et la musique inspirée d'archives sonores de l'époque complétaient l'illusion ; nous étions entièrement transportés dans le Québec des années 1940.

Curieusement, à l'instar de Michel Monty, l'auteur avait lui aussi travaillé à partir d'un élément d'archives pour élaborer son histoire. Écrit en 1948, *Tit-Coq* est inspiré d'une lettre publiée dans *Le Devoir* en 1944, dans laquelle un homme dénonce l'écart entre le salaire quotidien d'un soldat conscrit (1,30 \$) et celui d'un travailleur en usine (10 \$). Gratien Gélinas a imaginé la suite de la situation injuste : le soldat revient de guerre et trouve sa petite amie mariée à un homme qui n'est jamais parti se battre. Quoique Marie-Ange Désilets soit encore très éprise de Tit-Coq, elle finit par céder à la pression de ses proches et épouse un garçon de son village avant la fin de la guerre. Du coup, le soldat *bâtard* qui espérait appartenir à une véritable famille en épousant Marie-Ange voit son rêve s'effondrer.

Il est peut-être difficile aujourd'hui de compatir aux malheurs de Tit-Coq et de Marie-Ange, en particulier pour un jeune. Comment arriver à s'identifier au « bâtard » alors que le statut d'enfant illégitime est un concept désuet ? Comment comprendre la pression que subit Marie-Ange de la part de ses proches alors que maintenant une femme est entièrement libre de ses choix ? Dans le texte de Gélinas, trois figures dominantes représentent les institutions importantes de la société québécoise de l'époque : le Commandant, à la tête de l'armée, le Padre, qui personnifie l'Église, et le père Désilets, qui représente la famille. Bien entendu, ces institutions ont grandement perdu leur pouvoir et leur influence dans la société d'aujourd'hui. En ce sens, Michel Monty a eu raison de ne pas nous présenter la pièce comme un drame contemporain, mais plutôt comme une occasion de redécouvrir nos racines.

Le metteur en scène, selon qui cette histoire « ne peut se dérouler ailleurs que dans le Montréal des années 1940 », a aussi pu compter sur des acteurs solides pour nous transporter dans le temps. Nous avons probablement été plusieurs à découvrir le talent de Pierre Dallaire, qui a interprété avec énergie un Tit-Coq à la fois vif et franc. En Marie-Ange, Brigitte Poupart lui a donné la réplique avec autant de promptitude. De son côté, Claude Prigent a incarné avec sensibilité le Padre, ce personnage ambivalent qui éprouve de la compassion envers Tit-Coq mais exprime de la retenue face aux sautes d'humeur et au regard cynique du « bâtard » sur sa condition. Quant à Michel Daigle, il a visiblement joué avec beaucoup de plaisir le père Désilets, un personnage à la fois bon vivant et protecteur envers sa progéniture.

Dans *Tit-Coq*, la famille québécoise est définie comme un groupe social accueillant et même chaleureux, quoique miné par des préjugés inébranlables. Les Désilets, nourris de bonnes intentions et inspirés par leurs valeurs chrétiennes, accueillent à bras ouverts Tit-Coq, invité par son compagnon d'armes à venir passer Noël dans la famille. Pourtant, c'est aussi en se basant sur ses valeurs chrétiennes que le père Désilets fermera plus tard sa porte à Tit-Coq, au moment où le bâtard deviendra menaçant pour la réputation de la famille.

Un Bousille... incohérent

Onze ans plus tard, Gratien Gélinas écrit *Bousille et les Justes* et présente cette fois sans détour la famille québécoise comme un groupe fermé, perversi et hypocrite. Réunie dans un hôtel de Montréal pour assister, le lendemain, au procès d'un des siens, la famille Grenon se ronge les sangs entre la visite de l'avocat et la lecture du chapelet à la radio.

L'honneur familial doit être préservé à tout prix, peu importe que le fils Grenon soit coupable ou non du meurtre dont on l'accuse. Ainsi, toutes les stratégies sont bonnes pour sauver les apparences. Le frère et le beau-frère de l'accusé ne se gênent donc pas pour intimider moralement et physiquement Bousille, un simple d'esprit, unique témoin oculaire du drame. C'est finalement au bout d'une longue série de menaces proférées par Henri Grenon que Bousille sera contraint, malgré ses scrupules moraux et religieux, à livrer un faux témoignage. À travers un simple drame familial, Gratien Gélinas jette un regard à la fois cynique et accusateur sur la perversion qui s'installe au sein des systèmes autoritaires.

Malheureusement, la metteuse en scène Micheline Lanctôt a plutôt réduit la charge dramatique de la pièce à une simple confrontation entre personnages stéréotypés. Pourtant interprétés par des actrices solides, les personnages féminins étaient rendus sans véritable profondeur. La mère Grenon, jouée par Nicole Leblanc, employait la





Brigitte Poupart (Marie-Ange), Stéphane Gagnon (Jean-Paul) et Pierre Dallaire (Tit-Coq) dans *Tit-Coq*.
Théâtre Denise-Pelletier,
1999. Photo : Josée Lambert.

Lancôt basculait parfois dans un registre complètement opposé, notamment lorsque Bousille se faisait menacer et violenter par Henri Grenon : les cris des comédiens et la violence physique auraient mieux convenu à un film policier qu'à l'univers de la pièce. La metteuse en scène nous a fait passer d'un genre à l'autre, d'une émotion extrême à l'autre, sans qu'on arrive à saisir la pertinence et la logique de ses choix.

Pourtant, Micheline Lancôt avait plusieurs éléments en main pour réussir à monter un bon spectacle. À l'instar de ceux qui ont été conçus pour la production de *Tit-Coq*, les costumes, les accessoires et la musique étaient des éléments contemporains au contexte du drame. Le tissu des vêtements, leur coupe, la tapisserie sur les murs et le vieux poste de radio qui crachait quelques bribes du chapelet situaient bien l'époque. Le décor conçu par Claude Goyette était aussi intéressant dans la mesure où il illustrait le milieu fermé que constituait la famille. L'action se déroulait dans le salon commun à deux chambres d'un hôtel de Montréal. Trois portes étaient placées à l'arrière-scène ;

majeure partie de son temps à se signer et à embrasser une statue de sainte Anne lorsqu'elle n'était pas ennuyée par ses rhumatismes. Quant à sa fille Aurore, personnifiée par Marie Charlebois, elle gesticulait et s'activait autant qu'elle parlait, c'est-à-dire sans arrêt. Sa belle-sœur, interprétée par Diane Langlois, restait en contrepartie dans un coin de la pièce, toujours tranquille et effacée. Heureusement, Marie-Chantal Perron s'est démarquée dans le rôle de Colette Marcoux grâce à son interprétation à la fois fougueuse et touchante. Benoît Brière, qui jouait sur différents registres, nous a fait vivre de beaux moments de vérité en Bousille. De son côté, Stéfán Perreault a interprété sans véritable nuance Henri Grenon, chef de famille hargneux et dictateur.

La cinéaste, qui a éprouvé des difficultés à diriger efficacement ses acteurs, n'a pas su trouver le ton juste pour monter la tragi-comédie populaire de Gratién Gélinas. Elle a même fait fausse route dès le départ en greffant un numéro d'ouverture à la pièce. Chargé d'une quantité phénoménale de valises, Bousille ouvrait une porte, se cognait dans le cadre, laissait tomber des valises, les récupérait et en faisait tomber d'autres. La scène, ressemblant à un sketch d'un film de Charlie Chaplin, était certes amusante, mais détonnait avec l'univers de la pièce. D'autant plus que la mise en scène de Micheline



Bousille et les Justes de Gratien Gélinas, mis en scène par Micheline Lanctôt. Théâtre du Rideau Vert, 1999. Sur la photo : Benoit Brière (Bousille), Charles Imbeau (Phil Vezeau), Stéfan Perreault (Henri Grenon) et Marie Charlebois (Aurore Vezeau). Photo : Pierre Desjardins.

celle du milieu communiquait avec l'extérieur et les deux autres, avec la chambre de droite et celle de gauche. Cet emplacement, carrefour centralisateur de l'action, permettait à la metteuse en scène de dynamiser les entrées et les sorties des comédiens.

Dans une perspective globale, le travail de Micheline Lanctôt n'a pas été complètement inefficace. Le spectacle a connu quelques points forts, entre autres lorsque Colette Marcoux, l'ancienne petite amie de l'accusé, livre sa version des faits. Nous avons aussi assisté à de beaux moments de tendresse amicale entre Bousille et Noëlla, la belle-sœur de l'accusé. Cependant, il aurait fallu donner un peu plus de profondeur et de cohérence à l'ensemble de la représentation pour réellement gagner l'intérêt du spectateur. Dommage ! *Bousille et les Justes* est un texte dramatique percutant et toujours actuel. On peut y voir aujourd'hui une métaphore de la corruption, de la mesquinerie et de l'abus de pouvoir dont font preuve certains politiciens ou chefs d'entreprise.

Quoique l'auteur aborde un thème un peu moins actuel à travers le drame du soldat bâtard dans *Tit-Coq*, la pièce a tout de même capté l'attention des jeunes. Après tout, le besoin qu'éprouve Tit-Coq de se faire accepter et de se fondre dans la masse est un besoin présent, en particulier pour des adolescents qui cherchent à se tailler une place dans la société. Ces jeunes, à qui les valeurs familiales et religieuses des Désilets semblent un peu lointaines, connaissent pourtant tous l'importance d'appartenir à un clan, de se sentir intégrés dans un groupe social. Les temps changent, le temps passe, mais les préoccupations des êtres humains restent souvent les mêmes. Tout compte fait, les désirs et les rêves de ceux qui ont été photographiés et épinglés dans nos albums de famille ne nous sont pas si étrangers. Le succès qu'a connu *Tit-Coq* au Théâtre Denise-Pelletier en est une belle preuve. **■**